

DANA SPIOTTA

Stone Arabia

roman traduit de l'américain
par Emmanuelle et Philippe Aronson

ACTES SUD

Pour Clem Coleman.

*La beauté que je cherche n'a besoin que de très
peu pour apparaître – incroyablement peu.
N'importe quel endroit – même le plus misé-
rable – lui suffit.*

JEAN DUBUFFET,
*Tables paysagées, paysages du mental,
pierres philosophiques.*

J'veux juste passer la nuit dans le garage.

“Garageland”, The Clash,
par Mick Jones et Joe Strummer¹.

1. “Garageland”, paroles et musique : Joe Strummer, Mick Jones, Paul Simonon, Topper Headon © 1978 Nineden Ltd.
Avec l'aimable autorisation d'Universal Music Publishing France.

Elle disait toujours que cela avait commencé, ou qu'elle s'en était rendu compte, lorsque leur père lui avait apporté une guitare pour son dixième anniversaire. Telle était du moins la légende familiale, répétée et façonnée dans leur mémoire commune. Mais elle y croyait vraiment : Nik avait changé à un moment bien précis. Jusqu'alors, il passait le plus clair de son temps à lire le magazine *Mad*, et à soigneusement dessiner à l'encre des chiens et des chats originaux et loufoques. Il créait des personnages – Mickey le clebs à poils longs fumeur d'herbe et adepte de la moto ; Linda l'aguicheuse levrette afghane avec une mèche de poils lui tombant dans les yeux ; et Nik Kat, son petit alter ego, un chat malin qui jouait des tours aux autres et s'en tirait toujours bien. Nik Kat s'adressait au lecteur directement et faisait de petits commentaires complices pour l'inciter à ne pas tourner la page. Denise, quant à elle, apparaissait sous les traits de Little Kit Kat, la même magique. Elle portait une cape et exécutait tous les ordres de Nik Kat. Chaque épisode constituait un livre à part entière. Nik réalisait trois ou quatre exemplaires avec du papier carbone, et en confectionnait ensuite d'autres en

faisant des photocopies, qu'il payait de sa poche ; mais chaque couverture était dessinée à la main, et donc unique. Il traçait d'abord les contours des images au feutre puis collait de petits morceaux de papier coloré, découpés dans les magazines. Denise avait encore les fanzines de son frère dans un carton quelque part. Nik lui donnait un exemplaire pour elle et maman (elles devaient se le partager), il en offrait un à sa petite copine du moment (Nik en avait toujours une), il en glissait un troisième dans une poche plastique qu'il classait dans ses archives naissantes, et il en envoyait un dernier à leur père, qui vivait à San Francisco.

Nik signait l'exemplaire de son père et le numérotait avant de l'emballer avec soin dans des sacs en papier de supermarché. Il l'adressait à M. Richard Kranis. (Toujours avec le mot *Kronos* écrit à côté en lettres microscopiques, faisant ainsi référence à une période antérieure de son existence durant laquelle il avait l'habitude d'associer le nom et l'identité d'un dieu aux personnes de son entourage. Naturellement son père incarnait Kronos, et même si Nik avait depuis longtemps laissé derrière lui ce goût puéril pour les mythes et les divinités, leur père avait conservé son surnom de Kronos en caractères minuscules.) Nik dessinait sur tout le paquet, prolongeant ainsi l'histoire se trouvant à l'intérieur. Après l'avoir posté, il inscrivait dans son grand livre le nombre d'exemplaires numérotés et les noms de ceux qui les possédaient. Il semblait déjà être en train de consigner sa propre existence pour l'avenir. "S'autoconserver, ou disparaître", dirait-il lorsqu'ils seraient plus vieux et que sa sœur commencerait à se moquer de son obsession de l'archivage.

Denise ne pensait pas que leur père ait jamais répondu à Nik, mais peut-être se trompait-elle. Elle n'en parla jamais à son frère. Leur père leur envoyait quelques jouets par la poste pour leurs anniversaires, mais pas toujours, pas systématiquement. Elle se souvenait qu'une fois, il était venu les voir juste après Noël, avec une voiture pleine de cadeaux. Il avait donné à Denise un petit vélo avec des roulettes amovibles et des pompons violets qui pendaient, étincelants, aux poignées du guidon. Mais la plus grande surprise fut lorsqu'il débarqua pour les dix ans de Nik.

Nik et Denise habitaient sur Vista Del Mar, à cinq minutes de la Hollywood Freeway. Leur mère louait une petite maison en stuc blanc. (Dans ses fanzines, Nik avait baptisé leur pavillon Casa El Camino Real, qui devint par la suite Casa Real – qu'ils prononçaient à l'espagnole ou non, selon leur bon vouloir. Ce surnom amusait beaucoup Nik et Denise qui ne s'en lassaient pas ; même leur mère finit par appeler leur maison la Casa Real. Au lycée, Nik était devenu le genre de personne qui donne des noms à tout : sa voiture, son école, ses groupes, ses amis. Ceux qui le connaissaient bien – disons, Denise par exemple – pouvaient deviner son humeur en fonction du surnom qu'il utilisait. Seules ses guitares n'étaient pas affublées d'un sobriquet. Il les appelait par leur marque – la Gibson – ou par leur genre – la basse – mais jamais il ne disait ma gratte. Surnommer son matériel ne lui semblait pas sérieux.)

Lorsqu'ils emménagèrent dans la Casa Real, Nik avait sa propre chambre, tandis que Denise en partageait une avec sa mère. Par la suite, Denise prit la chambre de Nik, et Nik s'installa dans la salle à

manger – qui avait une porte donnant sur l'extérieur –, et la transforma en chambre spacieuse/fumoir/enclave privée. Après ça, il réquisitionna le garage, aux murs duquel il agrafa des pans de moquette pour se faire un studio de répétition et d'enregistrement.

Pour son dixième anniversaire, Nik voulait aller au cinéma en compagnie de quelques copains, puis faire un barbecue dans le jardin, avec un gâteau et des cadeaux. Tel était son projet. Il voulait voir *Docteur Folamour*, mais Denise était trop petite, donc ils allèrent au Campus sur Vermont Avenue voir *Quatre garçons dans le vent*, le film sur les Beatles. Nik était quelque peu sceptique quant aux Beatles ; certes il avait les 45 tours, mais il se demandait si ce n'était pas un truc de filles. Le film effaça tous ses doutes. Denise se souvenait qu'ils avaient été absolument enthousiasmés – par la musique, bien sûr, mais aussi par le montage rythmé et rapide, par l'humour pince-sans-rire, le style *mod*, les apartés hilares à la caméra. Les chansons les avaient carrément fait décoller et s'étaient gravées instantanément et pour toujours dans leur mémoire dès les premières répétitions des refrains. Ils s'étaient éternisés sur leurs sièges jusqu'à la fin du générique. S'il n'y avait pas eu la fête après, ils seraient sans aucun doute restés pour le revoir.

Lorsque, à contrecœur, Denise suivit Nik et se retrouva dans la lumière de l'après-midi, elle fut choquée de découvrir que le monde était comme ils l'avaient laissé. L'atmosphère était chaude et humide, loin de l'ardeur des Beatles. Pas d'images en accéléré, pas de guitares qui résonnent. Mais cela n'avait aucune importance, car les chansons retentissaient encore dans leurs têtes et ils savaient qu'ils

retourneraient voir le film à la première occasion. Ils prirent le bus jusqu'à Hollywood Boulevard pour aller chez le disquaire. Puis ils marchèrent jusqu'à Franklin, et Nik se mit à chanter les chansons du film *a capella* ; il arrivait parfaitement à imiter le phrasé de chacun. Nik savait aussi reproduire les accents de Liverpool, et il avait déjà retenu quelques répliques par cœur (*On sait se tenir ! On a pris des leçons !*). Ils marchèrent en file indienne dans le tunnel qui passait sous l'autoroute (*Il est très tatillon avec sa batterie, vous savez. Elle tient une grande place dans sa légende*). Nik et Denise étaient encore ivres du film lorsqu'ils tournèrent dans Vista Del Mar.

La voiture de leur père, une Chrysler Imperial blanche, était garée dans l'allée du garage. Nik se mit à courir.

Ils le trouvèrent dans le jardin à l'arrière de la maison, en compagnie de leur mère. Il était venu sans sa petite amie et portait une veste, même s'il faisait très chaud en cette fin d'après-midi ensoleillé. Nik se précipita sur lui et ils s'enlacèrent. Denise se contenta de le regarder fixement. Elle avait sept ans et n'était pas très grande pour son âge, avec des traits délicats. Elle n'avait pas l'air d'un bébé, mais plutôt d'une parfaite petite fille miniature. Elle n'avait pas vu son père depuis longtemps, elle ne se sentait pas très à l'aise avec lui. Il se leva et l'attrapa à deux mains par la taille. Il était immense. Denise aurait toujours du mal à se souvenir de son visage – même en le voyant en photo, elle n'arriverait jamais à se le remémorer tel qu'il était dans la vraie vie. En revanche, elle se rappellerait distinctement la pression de ses mains sur elle. Il la souleva et la serra contre sa poitrine. Puis il la posa au creux de son bras et caressa sa joue

avec sa main. “C’est doux” , dit-il en souriant. En photo, le père de Denise ressemble à un acteur de seconds rôles des années 1950 : grand, costaud, avec des traits saillants, il est presque beau. Il a la peau mate, des cheveux noirs, épais et brillants. Mais il a aussi les yeux et le nez un peu gonflés et il paraît plus vieux que son âge. Lorsqu’elle observe aujourd’hui des photos de lui, il a tout l’air d’un homme allant droit vers une crise cardiaque précoce, un homme qui mange et boit manifestement trop. Mais à ce moment-là, alors qu’elle était dans ses bras, elle remarqua seulement qu’il sentait bon et qu’il était fort. Quand il la portait, le reste du monde s’évanouissait autour d’elle. Elle était intimidée, mais ne protesta pas lorsqu’il la souleva, lui caressa la joue et tira gentiment sur ses tresses.

Plus tard, Nik et Denise conviendraient que leur père était épouvantable. Il apparaissait à l’improviste, puis soudain disparaissait pour toujours. “Il aurait fait un oncle parfait, lui avait dit Nik la dernière fois qu’ils en avaient parlé. Le tonton idéal qui débarque avec un cadeau une fois par an, qui s’extasie en constatant combien tu as grandi, et qui chahute avec toi pendant une minute avant de quitter la pièce et d’aller se servir un scotch.” Leur père s’était séparé de leur mère lorsque Nik avait cinq ans, donc il avait quelques souvenirs de leur vie commune. Denise en avait deux à l’époque, et elle ne se souvenait de rien. Puis, alors que Nik n’avait pas encore onze ans, leur mère les réveilla un matin et leur annonça que leur père était mort. Nik pleura, assis en pyjama sur le canapé. La mère de Denise pleura également. Quant à Denise, elle dut aller dans sa chambre pour regarder la photo de son père qu’elle gardait dans son album.

Il fallut vraiment qu'elle se concentre : il est mort, et je ne le verrai plus, plus jamais. Finalement, sans quitter la photo des yeux, elle aussi se mit à pleurer.

Il ne pouvait pas rester pour le barbecue. Il était en ville pour affaires. "Je voulais te faire la surprise, dit-il. Je reste juste le temps de boire un verre."

Il s'assit au soleil et but un grand bourbon avec des glaçons. Il fuma une cigarette en transpirant dans le jardin sans ombre. La grosse chevalière qu'il portait au doigt scintillait dans la lumière. Nik et ses copains burent des cocos et parlèrent en chuchotant d'un air gêné, tout en jetant des regards furtifs vers les adultes. Leur mère faisait griller la viande pour les hamburgers sur le barbecue. Denise implora Nik d'ouvrir ses cadeaux.

"Pas encore, répliqua sa mère, après le gâteau.

— J'ai quelque chose que tu peux ouvrir maintenant", dit son père. Il se leva en souriant et sortit par le portail pour aller à sa voiture garée devant la maison. Ils regardèrent tous fixement l'issue par laquelle il avait disparu jusqu'à ce qu'il revienne avec une grande boîte en cuir noir en forme de guitare. Il la posa sur l'herbe devant Nik, qui resta immobile à la regarder. Même s'il avait donné à Nik de beaux cadeaux par le passé, la taille et le poids de celui-ci suggéraient quelque chose d'une extravagance jusqu'alors inédite.

"Ouvre, fiston."

Nik déverrouilla la boîte et souleva le couvercle. Le bois de rose laqué miroitait dans les rayons du soleil. Leur père se baissa et prit la guitare en la tenant par le manche et le corps. De la nacre était incrustée sur la touche entre les frettes, et des motifs assortis ornaient les bords de l'instrument et le tour de la

rosace. Il la tendit à Nik, qui la serra contre sa poitrine. Il baissa la tête pour l'admirer.

Finalement, il murmura avec vénération "Merci".
Et ce fut tout.